

Simone Oppliger

Simone Oppliger est née le 23 juin 1947 à Renan dans le vallon jurassien de Saint-Imier. Elle est morte à Cully le 4 mai 2006.

Apprentissage de photographe de 1963 à 1968.

1968-1969: laborantine au Centre-photo de *24 Heures* et de la *Tribune de Lausanne*.

En 1986, première assemblée générale de l'association Focale à Nyon et vernissage de l'exposition de Simone Oppliger *Comédiennes*.

Auteur de nombreux livres et brochures alliant textes et photographies; les livres les plus importants sont:

Le Jura République. Texte Vincent Philippe, photographies Simone Oppliger. Lausanne: Éd. *24 Heures*, 1978.

Quand nous étions horlogers. Lausanne: Éd. Payot, 1980.

L'Amour mortel. Lausanne: Éd. Pierre-Marcel Favre, 1986.

Le Cœur et la Terre. Lausanne: Éd. *Le Nouveau Quotidien*, 1994.

Travail sur l'identité et l'exil, exposé en 1994 au Musée de l'Élysée de Lausanne.

L'Exil féminin pluriel. Éd. AGER.

Reportages dès 1970: Amérique latine, Pérou, Antilles, Mexique, Cuba, Sénégal, dans les maquis de Guinée-Bissau, du Vietnam (1972), du Chili (1973), du Brésil (la Transamazonienne), du Guatemala, du Salvador (mars 1982), de l'Algérie, etc.

Ces reportages ont été publiés dans les divers journaux et magazines de Suisse romande et dans le *Tages Anzeiger*.

En 2002, exposition à Bienne d'un reportage sur le village de Renan, vingt-deux ans après *Quand nous étions horlogers*.

Membre actif de la Fédération suisse des journalistes.

Bourses fédérales du Département fédéral de l'intérieur :

- pour les reportages en Amérique latine ;
- pour les reportages sur le Jura.

- Prix de la Commission de littérature du Canton de Berne pour le livre *Quand nous étions horlogers*.

Expositions dans la plupart des villes de Suisse romande, et au Centre culturel suisse, à Paris.

Simone Oppliger

L'Amour mortel



camPoche

« L'Amour mortel »
a paru en édition originale en 1986
chez Pierre-Marcel Favre, à Lausanne
Le travail a été dirigé par Édith Bianchi

Publié avec le soutien de :
Le Service des affaires culturelles du Canton de Vaud
La Fondation Édouard et Maurice Sandoz (FEMS)
Le Service des affaires culturelles du Canton de Berne
Le Service des affaires culturelles du Canton du Jura
La Communauté de travail du Jura

« L'Amour mortel »,
deux cent soixante-dix-huitième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le quarante-huitième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration
d'Édith Bianchi, d'Huguette Pfander
de Marie-Claude Schoendorff et de Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Simone Oppliger
Photogravure : Bertrand Lauber, Color+, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-279-9
Tous droits réservés
© 2010 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe

Je suis convaincu que je n'ai
pas le droit de dire : « C'est
comme ça » et, d'un autre côté,
je ne peux pas m'en empêcher.

RICHARD AVEDON
Interview *Égoïste* N° 9,
à Nicole Wisniak

Je ne regrette rien qu'avoir
la bouche pleine de mots tus et
dressé trop peu de statues à ta
mémoire.

LOUIS ARAGON
Chanson noire

PERSONNAGES

G., née en 1947, morte en 1980, assassinée.

Jean, son frère.

Thérèse, la mère.

Max, le père, se suicida en 1959 après avoir grièvement blessé Thérèse.

Charly R., ferrailleur, ami de Thérèse au moment du drame.

M. et M^{me} K. adoptent G. lorsqu'elle a vingt ans.

Drame passionnel en Valais

DEUX MORTS

Mercredi matin, vers 8 heures, des habitants du hameau valaisan de Geimen, agglomération comprenant quelques bâtiments et des chalets, située entre Naters et Blaten, ont découvert, devant la porte d'un chalet, deux corps sans vie : la propriétaire du chalet et celui d'un homme. Tous deux étaient morts tués par une balle.

Selon les premières constatations faites par la police, il s'agit probablement d'un drame passionnel. D'après les premières empreintes, l'homme aurait tiré sur la femme et se serait, ensuite, donné la mort. Il s'agit-là cependant de l'hypothèse la plus vraisemblable, mais non encore d'une certitude.

Sous la conduite du juge instructeur de Brigue, M. Schwery, les inspecteurs ont pris des empreintes et des mesures, prélevé la poudre de l'arme. Le tout a été envoyé à Zurich, à la police scientifique qui devait examiner les divers éléments fournis par le Valais et donner ses premières conclusions dans la soirée.

L'identité des deux victimes n'a pas été encore révélée. Selon les habitants de Geimen, ces personnes seraient étrangères à la région. Ce drame n'a eu aucun témoin.

L. V.

Ce livre n'est pas celui que je voulais faire. Mon premier projet était joyeux, impertinent. Je devais remonter avec G. les chemins de sa vie jusqu'à notre enfance.

À travers ses récits, à travers les images des lieux, nous aurions retracé ces étapes mouvementées. Nous aurions montré comment, venue du fond d'une enfance douloureuse, elle avait franchi les obstacles, évité tous les pièges, échappé aux tentations aliénantes du mariage et du fric. Elle se voulait libre et forte, elle l'était souvent.

Un jour de 1979, comme souvent, je l'ai rejointe en Valais dans sa maison. J'ai vu le jardin, les moutons, le pré et cette montagne sombre trop haute que je n'ai jamais aimée. J'ai vu les peintures inachevées, la collection d'herbes sauvages, cueillie pour confectionner des thés, des soupes et des pommades. Matériel de base de l'apprentie sorcière. Parce que sorcières nous deviendrons quand le temps sera venu pour nous, où, abandonnées par la beauté et la jeunesse, donc par les hommes, nos nécessaires ennemis, nous pourrions enfin vivre ensemble.

Le soir, dans la cuisine, réchauffées à la fois par le fourneau à bois et le champagne, les deux symboles opposés mais complémentaires de notre plaisir, pour la première fois peut-être, elle m'a raconté son enfance. Cette enfance passée si proches l'une de l'autre que les mots avaient paru superflus. Cette nuit-là, elle a nommé les souffrances et

l'humiliation. Elle m'a raconté les hommes et la solitude. L'apprentissage si difficile des usages du monde. Elle m'a parlé des semaines où la folie rôdait autour d'elle.

Elle racontait bien. Les verbes et les adjectifs parfois construits à partir d'un peu d'anglais, d'espagnol ou d'italien n'en étaient que plus beaux et plus vrais. Langue riche d'une fille qui parle quatre ou cinq langues mais aucune parfaitement.

Au milieu de cette nuit m'est venu le désir de recueillir tous ces mots, d'aller chercher les images, les lieux et les gens. De raconter les étapes qui ont fait d'elle cette femme libre. Dire aussi notre complicité et notre attachement. Parler de sa mère, personnalité forte et instable qui entraînait sa famille dans d'incessants déménagements à la recherche d'une stabilité et d'un bien-être qui ne vinrent jamais.

Parler de l'énergie qu'elle déploya pour essayer d'oublier ce jour d'hiver où son père blessa grièvement sa mère et, la croyant morte, se suicida à ses côtés.

Dire son apprentissage du monde à travers les pays, les livres et surtout les différents milieux sociaux.

G. est née troisième de sept enfants dans une famille de manœuvres plutôt que d'ouvriers, avec des souvenirs de petite paysanne. Une famille marquée par la maladie du père, l'instabilité de la mère, par l'alcoolisme aussi, qui console et détruit. Les parents, nés en Suisse allemande, s'installent dans le Jura quand G. est encore un bébé. Ils continuent à parler le dialecte bernois entre eux, les enfants apprendront le français à l'école. Leur vocabulaire reste pauvre et élémentaire dans les deux langues. Si bien qu'adolescente G. ne possède pas même les mots pour nommer ce qu'elle pressent, ni en allemand, ni en français, aucun langage pour exprimer la douleur d'avoir un père

assassin, coupable et victime, une mère réputée coquette, victime et coupable. Dire l'effroi ressenti, mêlé de peur et d'envie, devant l'immensité et la diversité de ce qu'il faudra apprendre pour satisfaire une intelligence vive qui s'est nourrie de si peu, pendant quinze ans vécus dans cette famille pauvre d'argent et de culture. Dans de petits villages jurassiens qui, à l'époque, restaient beaucoup plus qu'aujourd'hui refermés sur eux-mêmes, isolés, laborieux et conformistes. Quinze ans vécus dans ce presque désert, où les livres n'existaient pas, le cinéma à peine, où le monde n'entrait pas, ni les idées.

Dans les villas, où elle est « jeune fille au pair », elle regarde, écoute, flaire, imite. Elle apprend de nouveaux mots. Elle se sent seule, mais elle veut, obstinément, même si elle ne sait pas préciser quoi. Elle progresse, prend des cours, de tout, de langues, de dactylo, de dessin. Le temps passe, de Granges à Rome les villas se font plus cossues. Elle distingue maintenant un vin de bordeaux d'un vin de bourgogne, en tout cas un bon vin d'un mauvais...

Elle sait maintenant quels livres elle aime et pourquoi.

Elle ne confond plus Mozart et Gauguin.

Elle apprend aussi à travailler et à être efficace. Dans l'hôtellerie elle peut utiliser les langues qu'elle a apprises. Elle est enfin à l'aise partout et dans tous les milieux, elle a appris les gestes, décrypté les codes.

Elle travaille comme mannequin, et puis, vêtue d'un petit uniforme rouge, elle loue des voitures, avant de retourner dans l'hôtellerie.

G. séduit les hommes, elle les aime et s'en méfie. Elle ne veut pas devenir à travers l'un d'eux (plus ils sont aisés,

plus le danger est grand) prisonnière d'une vie, offerte et confortable, où elle ne se reconnaîtrait plus.

Et brusquement toute cette construction vole en éclats, sa tête explose.

Elle s'est si bien adaptée, conformée, glissée dans de beaux costumes qui ne lui appartenaient pas, polie, brillante, qu'elle ne se trouve plus. Elle a enfoui si profondément les douleurs de l'enfance qu'elle ne se reconnaît pas...

C'est un cyclone, un vent violent qui met à terre cette belle construction, emporte sa raison. La laisse malade. Folle. Mais ça ne dure pas, car dans ces décombres elle se retrouve, nue, lisse, douloureuse. Tout au fond d'elle, il y a cette force, ce noyau qui lui donne le goût de vivre, de vaincre, d'être vraie, enfin.

À partir de là, elle rebâtit solide et juste, sans masque. Cette renaissance prend la forme d'une maison grise, un peu austère, où tout était à faire quand elle en prend possession, la forme d'un jardin, des gestes simples et nécessaires.

Elle s'était sauvée, seule. Elle n'était pas certaine de vivre ainsi, toujours, mais c'était une étape indispensable.

1980. Elle a trente-trois ans. Le livre que nous voulions faire ensemble se serait terminé par un rire de défi, un rire impertinent. Nous voulions y inscrire orgueilleusement notre fierté d'être restées fidèles à nos principes d'adolescence. Elle est morte assassinée le 4 juin 1980 par T., l'homme avec qui elle venait de rompre. C'était l'aube d'une très belle journée, elle arrosait son jardin. Il avait rôdé toute la nuit autour de sa maison. Il avait un couteau et un revolver et s'est suicidé près d'elle. Un homme tue une femme, cela devient une affichette à la devanture

des kiosques. « *Crime passionnel en Valais.* » Cela arrive souvent, toutes les semaines, partout. C'est presque toujours l'homme qui tue, et la question que cela soulève n'intéresse pas beaucoup de monde.

Celui-là n'était pas, de loin, l'amant le plus dominateur, le plus agressif que G. ait connu. Au contraire, avec lui elle vivait une histoire plutôt sereine. L'homme avait sa propre trajectoire, avec des impasses sentimentales et professionnelles. Il tue et il meurt. Il s'est suicidé, et ce geste, après avoir entraîné G. dans son néant, l'a comme absous. D'assassin il est devenu victime et pour beaucoup, insidieusement, de victime G. est devenue coupable. Sa quête de liberté, d'authenticité, s'est terminée un matin d'été, dans une mare de sang.

Vingt et un ans plus tôt, le père de G. abattait sa mère, sans la tuer, et se suicidait. Il était gaucher. T. aussi.

J'ai souvent imaginé la mort des gens que j'aime. J'ai fait silence, je me suis penchée la nuit pour écouter un souffle. La seule mort inadmissible était la sienne. Parce qu'elle était indestructible et que nous devions finir nos vies ensemble. Les parents meurent, les hommes partent, les enfants grandissent, la jeunesse fout le camp. Et rien ne me paraissait plus sûr que ce lointain rendez-vous.

Je remonte seule le temps à la recherche de souvenirs en miettes, sans les mots-jeux, les mots-couleurs de G.

Je n'ai plus rendez-vous qu'avec moi-même.

HASARD *n.m. (arabe azzard, jeu de dés). Cause fictive des événements apparemment soumis à la seule loi des probabilités.*

DESTIN *n.m. Puissance surnaturelle qui fixerait le cours des événements.*

FATALITÉ *n.f. Destinée inévitable: la fatalité s'oppose à la liberté.*

PETIT LAROUSSE – 1969

...Et pourquoi aime-t-on?... Et pourquoi tue-t-on?... Pourquoi sommes-nous livrés à des sentiments qui font du mal à d'autres et à nous-mêmes?...

KYRA KYRALINA
PANAIT ISTRATI



G., 1952

LA MAISON D'EN FACE

C'est un dimanche de pluie et de printemps que j'ai vu G. pour la première fois.

Depuis quelques mois je m'ennuyais, car ma meilleure amie m'avait été enlevée, arrachée. Nouée d'angoisse impuissante, elle avait été placée dans une institution par l'« Autorité » villageoise. Elle s'appelait Jo, habitait juste en face de chez moi une grande maison pleine d'ombre et de pièces abandonnées. Pour arriver à l'appartement exigü et boisé sous le toit, il faut traverser une ancienne grange, monter à tâtons un escalier très raide, usé, obscur. Dans ces trois pièces aux boiseries noircies par la fumée du fourneau vivent l'oncle et la tante, leur fille, aux grands yeux trop graves, que les séquelles d'une polio ont laissée boiteuse. Il y a encore les deux sœurs de Jo. Leur mère est partie, depuis longtemps et pour toujours. Un autre oncle loge dans une chambre derrière la grange, et celui qui est peut-être le père des filles séjourne aussi quelque part dans la sombre géographie de cette trop grande maison.

Ce n'est pas la misère dans cette maison, mais c'est le carnet où s'inscrivent et s'accumulent les dettes chez le laitier, et l'épicier qui n'est pas payé à partir du 20 de chaque mois.

C'est pareil dans presque toutes les autres habitations du bas du village.

C'est aussi les fins de semaine avinées. Les femmes inquiètes.

On guette la silhouette qui titube. — C'est ton oncle ? — Non, c'est ton père.

Les hommes rentrent du café hilares ou violents, seuls ou soutenus par des voisins, compagnons moins ivres.

Jo est présente dans tous mes jeux de petite enfance. C'est elle qui vient chez moi puisque j'ai des jouets et qu'elle n'en a pas. Elle n'a rien que la tendresse de sa tante et les airs qu'elle lui joue parfois le soir sur un vieux piano noir. Cette tante que l'on emmène, agitée et incohérente, à l'asile psychiatrique. Et alors, à ces moments-là, Jo n'a plus rien du tout.

Dans ce contexte, je suis riche, avec une mère, un père qui boit, bien sûr, mais que ça n'empêche pas de travailler ni de cultiver notre jardin. Dans les familles qui m'entourent, il manque souvent un père ou une mère, ou alors il y a un père de trop, un cousin qui n'en est pas un, un enfant absent, placé.

Jo renifle toujours un peu. Elle est souvent triste et terriblement timide. J'aime son odeur, ses yeux verts, ses silences. Elle n'a pas de luge, pas de skis et un manteau gris trop court et trop mince. Je l'ai revue une fois, transformée en jeune femme élégante et belle, à la diction précise. Elle a voyagé, appris des langues. Elle vit en Australie. On s'était quittées trop jeunes, je ne sais pas de quelles souffrances elle a payé sa transformation.

Un jour donc de printemps et de pluie, la famille de G. emménage dans cette maison qui, une fois de plus, abrite des gens apparemment ordinaires. Des gens que rien dans une description objective ne distinguerait d'une autre famille ouvrière, nombreuse, mais qui pour d'obscures raisons reste en deçà d'une ligne invisible et bien réelle qui sépare dans mon village une famille convenable d'une famille qui ne l'est pas.

Ce jour-là, c'est dimanche, il pleut un peu. Deux enfants sont descendus sur le chemin qui mène à ma maison. Nous échangeons quelques mots de part et d'autre de la porte entrouverte du corridor. Elle a mon âge et Jean deux ans de plus, elle a des cheveux épais, blond foncé jusque sur les épaules. Elle me plaît, je l'aime immédiatement et pour toujours.



Les Bois



La Sagne

Jean est déjà silencieux, des yeux noisette tirés vers les tempes, il est beau, différent, je l'attendais pour sortir de l'enfance.

À partir de cette rencontre, G. et moi nous voyons très souvent. Mais nous n'allons pas dans la même école, puisque depuis peu je prends le train tous les jours pour aller à l'école secondaire de Saint-Imier. C'est presque toujours l'été dans les souvenirs que j'ai d'elle et souvent les vacances.

Nous rêvons du Mexique, parce qu'elle reçoit de temps à autre un paquet de là-bas, où une sœur de sa mère est installée avec sa famille. L'oncle du Mexique travaille pour une grande entreprise suisse. Ils sont riches, mythiques, inaccessibles.

Dans un paquet, une fois, il y eut un poncho lourd et râpeux. Ce soir-là, excitées de tenir un objet venu de si loin, cachées au coin du mur qui borde la route principale, nous jetons de toutes nos forces de pleines poignées de gravier contre les voitures qui passent. Quand l'une s'arrête, nous courons droit devant nous dans la campagne toute proche, protégées par la nuit, par les lieux familiers et par le poncho qui vole autour de nous.

Nous sommes des rôdeuses, c'est-à-dire que le vent de la nuit nous exalte, que nous espérons toujours que quelque chose arrivera.

Nous sommes maigres. Nous avons nos os et la peau tendue dessus. Entre chèvres et pouliches. La chair est lourdeur superflue, elle empêche de courir, de grimper, les rondeurs interdisent la liberté. Plus tard, nous aurons quand même des seins, parce qu'il en faut pour séduire.

Nous rêvons de bandes, de blousons noirs. Mais le village est trop petit, les garçons de notre âge sont trop sages et les filles occupées à d'autres rêves, ou sans rêves.

Un jour pourtant nous en voyons deux, de blousons noirs. Montés de Bienne à vélomoteurs, ils se sont arrêtés à la gare. Dieu sait pourquoi.

Nous nous sommes assises à côté d'eux. Nous avons échangé quelques mots sans importance. Nous ne les avons jamais revus. Dans la vallée étroite, les chemins s'arrêtent toujours trop tôt. Le village vit sa vie monotone. Le blouson noir, nous devons l'inventer.

Nous choisissons un étranger. Un petit gars qui descend du train avec sa valise au début des grandes vacances. Un Zurichois qui vient passer trois semaines dans une maison sans soleil au bord de la Suze. Je ne sais plus exactement quels traits de caractère, quelles qualités, ou plutôt quels prestigieux défauts nous lui prêtons. Il doit être révolté, fort, courageux, en un mot un vrai voyou. Heureusement il ne parle pas français et, en allemand, nous ne savons que le nom des animaux de la basse-cour, ce que nous apprenons à l'école. Il est blond, bouton-neux et timide. Cachées dans les buissons, nous sifflons jusqu'à ce que furtivement il nous rejoigne, ahuri par notre acharnement. Assis dans l'herbe, lui d'un côté, nous de l'autre, épaule contre épaule, pouffant, nous essayons de faire coïncider cette gentille réalité blonde avec nos rêves de cuir et de motos.

À cette époque, le père de G. est déjà mort, sa mère, Thérèse, à peine guérie, travaille dans un magasin,

Charly R. s'est installé chez eux. Il achète et revend de la ferraille qu'il entasse derrière la maison. Il circule avec un vieux camion et, pour les promenades du dimanche, il emmène parfois toute la famille dans une voiture noire, totalement anachronique.

Mes souvenirs de G. sont en désordre, les couleurs intenses, les dates perdues. Renan, Lausanne, Zurich, la maison grise. Les lieux de nos rencontres. Je ne suis même pas jalouse de ceux qui affirment, péremptoirs: « C'était en mai 76, il avait plu tout le mois sauf les trois derniers jours et le chien venait d'être vacciné. » Peut-on retenir à la fois l'accessoire et l'essentiel ?

L'essentiel, c'est un jour d'été inondé de soleil. Nous marchons dans la campagne, nous revenons d'une exploration au bord de la rivière, bottes et jeans serrés, tricots informes sur nos corps d'os et de peau brune, cheveux crêpés. Nous avons treize ans, peut-être quatorze. Le chemin monte à la rencontre de la route qui nous ramènera au village. La terre y est blanche, lisse et dure, les cailloux rendus brillants par le passage des chars. On s'est passé mutuellement le bras autour de la taille. On s'émerveille d'être de la même grandeur, de la même matière, solide et souple. On plaint les grosses, les molles qui ne vont pas explorer la Suze, qui se marieront.

Nous ne serons jamais grosses, jamais molles, nous serons dures, cruelles, indomptables. Nous ne nous marierons jamais.

L'essentiel, c'est un jour d'été, le même ou un autre qui lui ressemble. Nous avons acheté une boîte

d'ananas et, réflexion faite, nous irons la manger dans le clocher de l'église, le plus haut possible. Les rues sont désertes, chaudes et lumineuses. On se faufile, légères et rapides, jusqu'au premier étage du clocher. Escaliers de bois, poussière, silence. La porte qui mène aux cloches est fermée à clé. Nous déposons la boîte et l'ouvre-boîte et descendons le chemin très raide de la « loge du bois » jusque chez le maréchal-ferrant. Nous lui expliquons que la maman de G. est partie en fermant la porte, qu'il est indispensable que G. rentre chez elle, pour le repas, pour sa sœur, pour le chat. Le maréchal nous prête les deux anneaux très lourds auxquels pendent des dizaines de clés. Parmi les plus grandes, nous trouvons celle qui ouvre la bonne porte. Nous pouvons nous asseoir sous les cloches, le jus collant des ananas



glisse sur nos doigts, remonte le long de nos bras sous les manches de nos pulls. Par l'ouverture étroite, nous regardons de haut le village désert, la lumière dure de l'été sur les toits, les lignes sévères des façades, les routes qui ne vont jamais assez loin. Derrière nous, devant nous, il y a la montagne, les yeux glissent sur la ligne nette du sommet. Derrière ce mur de sapins noirs le monde est certainement passionnant, fou, inattendu. Nous le saurons un jour.

Il y a aussi ces soirs toujours trop courts, l'air vif porteur d'odeur de terre et de sapins. Le bruit du gravier au bord des routes qui roule sous nos sandales. En avril, le cantonnier n'a pas encore eu le temps d'en faire un tas, la neige vient à peine de fondre, et on a si peu de temps pour oublier l'hiver. Je dois rentrer à huit heures, frontière du jour et de la nuit. Chez elle, c'est Charly R., le ferrailleur petit et maigre, des salopettes, une casquette en drap bleu, qui fait régner l'ordre. Il a pris la place du père. Il l'a fait avec conviction, avec, comme dernier recours contre l'indiscipline, le coup de pied au cul. Quand tout va bien, il lui arrive de jouer de l'accordéon, il peint une fresque sur le mur de la cuisine, et pour cela, malgré sa situation ambiguë, nous le respectons. Nous volons des minutes à la nuit, pour marauder, pour refaire encore une fois le chemin que l'on sait par cœur, espérer, vivre, rôder, encore. Je rentre en retard, mais sans le lait que je suis allée chercher.

— Simone, le bidon ?

— Je l'ai oublié devant la laiterie, j'y retourne.

Respirer la nuit, entendre un peu le vent dans les arbres, les autres seront peut-être encore là, peut-être Jean, peut-être qu'il me regardera.

— Reste ici, grand-papa le prendra demain en allant chercher le pain.

Mais, pour nous approprier la nuit, ses mystères, cœur battant, nous nous sommes offert d'autres moyens.

Nous nous arrêtons juste après le dernier réverbère, la nuit noire devant nous, solide; plus loin, invisible, le monde, les villes, des gens que nous n'avons même pas les moyens d'imaginer, des villes, des gens et notre avenir. Derrière le village trop silencieux, les chemins trop courts pour nos jambes trop longues.

Les fenêtres de nos chambres se font face de part et d'autre de la route et d'un jardin. Le samedi nous attendons minuit, immobiles dans nos lits. Alors je me lève sans trop faire bouger les draps, je m'habille sans respirer, je laisse un billet sur l'oreiller: « Je reviens tout de suite. » Je dois encore traverser une double porte qui donne directement sur le corridor, et dont l'espace intérieur sert d'armoire pour les habits de jardin, des souliers, quelques outils. Ne rien faire tomber. G. n'a pas autant d'obstacles à franchir. Sa chambre est au rez, à l'opposé de celle où dorment sa mère et Grandjean.

Nous nous retrouvons dans la nuit trop fraîche, nous nous regardons, nous rions. Mais très vite nous ne savons plus quoi faire de tout cet espace, ce temps aux structures inhabituelles.

Nous nous prenons la main et nous nous enfouïssons du côté de l'ombre la plus épaisse. Le scandale n'est

pas bien loin quand deux filles se promènent la nuit dans une campagne obscure. La réputation de ma famille, honorable quoique modeste, me protège, mais elle, elle traîne son drame, les coups de feu, Charly R. et sa ferraille, la mère qui raconte sa vie à tout le monde. Pour elle, pour ses frères et sœur, le village entier veille, les notables, pasteur, commission scolaire, tous aux aguets, qui, pour protéger ces pauvres enfants, les soupçonnent toujours du pire. Il y a cette autorité multiforme, menaçante, prête toujours à intervenir, sévir, sauver, éduquer, pour pallier les manques de ces parents non conformes. Parce qu'elle a fait une randonnée à ski avec un garçon, qu'ils sont rentrés à sept heures passées (sept heures ! dans une commune où tout le monde se met à table à six heures trente après l'arrivée du train des ouvriers), les voix se sont enflées, gonflées, répandues, la commission scolaire et ses membres irréprochables se sont penchés sur cette « affaire », ont enquêté, imaginé, vu ces adolescents s'embrasser, peut-être pire, sûrement pire, dans la neige glacée, sous les sapins noirs, ont-ils ou non enlevé leurs skis ? L'instituteur est informé. Il n'y aura pas de sanction pour cette fois, mais que cette fille sache qu'on ne se promène pas impunément avec un garçon de famille honnête, qu'on la surveille, la protège contre elle-même, contre ses mauvais instincts, héréditaires, qu'elle se tienne bien, sinon...

Donc, nous nous enfonçons du côté de l'ombre, sous le village, nous longeons les maisons sans lumière, enfin sans yeux, nous courons dans l'herbe, dans la

rosée glacée, ensemble contre le village qui dort. Et puis un chien aboie dans son enclos et tous les chiens de chasse de l'électricien hurlent dans la nuit. Nous retrouvons, essoufflées, le chemin de nos lits.

C'est un jeudi, mais de quel mois, de quelle année, quelles vacances ? Après le repas de midi, nous partons à vélo, le mien est bleu, brillant, neuf. G. vole celui de son frère Jean, la barre est trop haute, il n'y a qu'un frein devant, le mauvais.

Nous allons « Aux Prailats » chez les Bouille. Vingt kilomètres en descentes et en montées. En route, nous nous faisons peur avec une voiture noire qui nous dépasse et revient en sens inverse. Nous nous cachons, nous perdons du temps.

Les Bouille, c'est Louis et sa sœur, Marie. Ils vivent ensemble dans une ferme, blanche dehors, noire dedans, tout l'espace pour la grange et les bêtes, un appartement sombre et bas de plafond. En entrant on ne voit tout d'abord que le pot de chambre, plein, oublié sur le plancher râpeux. Je ne comprends pas clairement les liens qui unissent les Bouille à la famille de G. Ils étaient voisins, ils ont pris en pension l'un ou l'autre des enfants. Thérèse a travaillé aux foins avec eux. Je comprends beaucoup plus tard qu'on soupçonnait Louis d'être le père d'un de ses enfants.

Ce jour-là, il y a Marie, toute ronde, souriante dans un tablier à fleurs. Louis avec ses mains énormes. Ils sont contents de nous voir, un peu surpris. C'est la fin de l'après-midi et nous les informons que nous voulons dormir dans la grange. Nos parents seront sûrement d'accord, il n'y a qu'un téléphone à faire. Et d'ailleurs nos vélos sont en trop mauvais état pour

qu'on puisse nous obliger à rentrer de nuit. Les freins sont défectueux sur le vélo de Jean et la lumière ne fonctionne plus sur mon beau vélo bleu. Pour transformer ce mensonge en vérité nous avons dû jeter l'ampoule, et la lampe n'éclaire plus.

— Allô... maman...

— Où es-tu ?

— Aux Prailats.

— Où ?

— Nous voulons dormir dans la grange chez Louis Bouille...

— Chez qui ? Rentrez immédiatement...

— Mais...

La route est longue. Nous échangeons de temps en temps nos bicyclettes, un moment sans freins, un moment sans lumière.

Devant nos maisons, nous nous séparons avec une petite grimace, elle va recevoir son coup de pied au cul. Chez moi, silence pesant. Mon vieux professeur de piano attend, il a posé son ventre sur ses genoux. Dans dix minutes, il doit être à la grande salle du collège pour diriger le « Männerchor ». Il boit bruyamment son café au lait dans mon dos, je sens son souffle sur mes bras nus et sur mon cou pendant que je joue un pauvre morceau que je n'ai pas eu l'occasion de répéter. Quelques années plus tard, il s'est jeté par une fenêtre et en est mort. Il avait composé des marches et des valse qu'il donnait à étudier à ses élèves pour Noël et pour Pâques.

Un samedi soir, parce que nous avons toutes les deux nos règles pour la première fois, elle dort dans mon



lit. J'aime sa peau, ses cheveux épais, ses épaules carrées.

Le lendemain matin, nous nous levons à cinq heures. Accroupies sur le balcon dans la lumière transparente de l'aube, nous coupons, nous cousons, dans un tissu rayé rose et blanc, notre premier bikini. Une culotte minuscule et un haut rembourré. On fronce le tissu par-devant sur plusieurs épaisseurs de molleton. Chaque fois que nous levons les bras, le soutien-gorge glisse, se déplace sur nos poitrines

plates. Marie Laforêt chante, nous aussi, le plus fort possible, des chansons de nostalgie, de femmes ingénues, coquettes et menteuses. Sans nous lasser, nous essayons de chanter comme elle, nos voix aiguës glissent sur le jardin par-dessus les bordures de buis, les choux et les rosiers.

C'est pourtant avec ce costume de bain que côte à côte nous avons fait nos premières brasses. Dans l'eau glacée de la piscine de La Chaux-de-Fonds, nous élançant les yeux fermés, les lèvres soudées, une brasse, puis deux, trois. Surveillant l'espace bleu dans le ciel et l'arrivée du premier nuage innocent tout au bord de l'horizon, mais qui peu à peu s'installe, s'étend, s'élargit entre nous et le soleil, nous donne la chair de poule, nous gâche la journée.

Parce que le temps n'est pas immobile, arrive l'époque des arrachements. Un dimanche, toute la famille de G. s'est entassée dans la voiture noire, trop grosse et trop vieille. Elle a fait sa valise, elle passera sa dernière année d'école en Suisse allemande. Nous nous sommes dit jamais, toujours et que plus tard inévitablement, quand notre vie ne dépendrait plus que de nous-mêmes, nous nous retrouverions... ailleurs.

Je me suis posée au bord de la route en face du cimetière, sur un talus où l'herbe n'a pas encore poussé. Elle m'a donné un pull rose très doux que sa mère a tricoté à la machine. J'aimerais ne pas l'avoir perdu et le remettre aujourd'hui.

Là commence la période où nous nous sommes le moins vues. Elle écrit peu. Nous échangeons des

lettres, conventionnelles, de petites filles qui n'ont pas encore inventé leur propre langage.

Il y a deux ou trois choses que je sais, et tout ce que j'ai oublié, mal écouté, perdu.

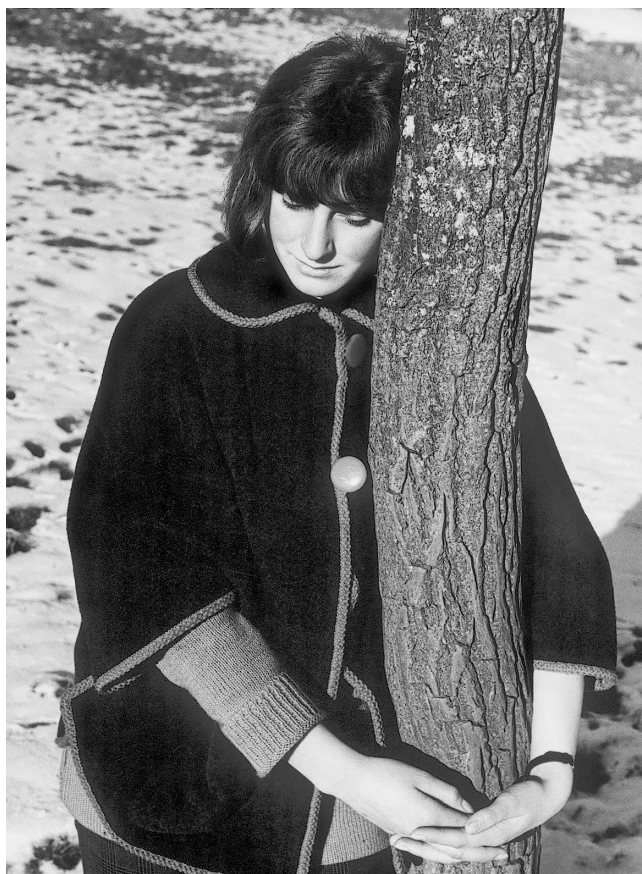
Pendant plus d'une année, dans une famille bourgeoise, villa moderne et propre, elle apprend ce monde. Elle veut assimiler ses codes, les dominer, les dépasser. Ne jamais être prisonnière des murs blancs, rideaux de velours, le mari dans un fauteuil.

Puis elle s'installe en Valais, chez l'oncle et la tante (sœur de sa mère). Couple sans enfant qui a déjà adopté et élevé Willy, le frère cadet de G. Ils aiment G. Ils la traitent comme leur fille. Famille honorable et prospère, dans une solide maison au grand toit, trois appartements, tout autour un grand jardin, des fleurs, des arbres fruitiers pour les confitures, une herbe grasse et douce, une barrière de bois. Et tout autour des familles honorables, travailleuses, d'autres arbres fruitiers. À vingt ans, G. choisit de porter leur nom. Ils le lui offrent. Ces gens voulaient des enfants à aimer. Ils peuvent dire: «Notre fils, notre fille.» G. voulait un père et une mère dans une maison comme toutes les autres. Pouvoir dire à ses amis: «Voici mes parents», ne pas avoir à expliquer l'absence, le désordre, les débordements, l'accent, le tas de ferraille. Changer de nom, faire place nette, effacer le drame, le sang, fuir la mère scandaleuse, envahissante. G. suit une école de secrétariat avant d'aller une année à Londres. De son passage là-bas, je ne me souviens que de deux prénoms de garçon et des premières minirobes dont elle habilla son retour. Nous n'habitons plus le même village, mais nous

nous voyons souvent. Cette mode était faite pour nous, pour nos jambes de chèvres, nos fesses dures et nos grands pas.

Nous avons échappé de justesse à l'horreur des bas fins et des jarretelles, des talons hauts. Tous ces accessoires que nous utilisons tout de même pour nous déguiser un soir, pour boire trop d'alcool, entrer dans des bars qui nous paraissent luxueux dès qu'ils ne sont pas sordides. Trop d'alcool, pour peupler les rues et les cafés, pour en faire le centre du monde, et nous le centre de ce centre. Parce que, parfois, nous partons à la conquête d'une trop petite ville. Prêtes à tout, et il ne se passe rien. Nous voudrions du clinquant, des néons clignotants, des portes qui s'ouvriraient lentement sur des mondes nocturnes, des bagues qui tinteraient en heurtant des coupes de champagne, des hommes qui ne seraient là que pour un soir.

Ils iraient à Londres et viendraient d'Australie, brasant avec autorité et détachement des affaires très louches. Et il n'y a que deux apprentis, dans une chambre d'enfant, qui n'aiment que le football. Il n'y a rien à boire. Il ne faut pas faire de bruit. Deux gentils, avec une médaille de la Vierge autour du cou, contents de leur bonne fortune mais légèrement inquiets, débordés par ces deux filles qui rient trop fort, le geste démesuré dans les rues désertes d'après le cinéma, un soir de semaine dans la ville laborieuse dont les habitants dorment, fatigués d'avoir toute la journée fabriqué des montres. C'était avant la crise horlogère, avant que les punks n'écorchent les mœurs à coups de crêtes et de couleurs. Avant le doute et les



fissures. Du temps où la classe ouvrière, confiante, n'avait pas encore levé les yeux de dessus ses établis, où il paraissait suffisant d'user sa vue et sa vie en longues journées monotones pour assurer sinon son bonheur, du moins la sécurité.

J'aimais l'entendre parler l'anglais, qu'elle martelait, rythmant fortement les phrases. Et puis, en français, elle utilisait ces mots tout neufs, les adaptait, les tordait, ils éclataient dans ses phrases, surprenaient comme des plantes exotiques qui auraient fleuri dans les carreaux de choux des jardins potagers de notre enfance.

À peu près à l'époque de son retour d'Angleterre, nous sommes parties en vacances au Tessin.

Nous dormions avec ma mère et G. dans un lit immense. Chambre blanche et dallée qui donne sur une galerie où l'on suspend le tabac à sécher. Ça sent un peu l'humidité, les pièces jamais ouvertes.

Il y eut des jours pour la campagne à grands pas. L'odeur du raisin noir, les châtaignes brillantes dans l'herbe sèche. Il y eut un soir dans un dancing au bord de la grand-route. Pour ce dancing et pour toutes les affaires de la nuit, nous avons devant les yeux des filtres qui gommement le sordide, effacent le banal, des filtres comme en utilisent certains photographes pour décomposer la lumière, mettre des étoiles dans les cheveux des fiancées moches, répéter trois fois le soleil dans le même ciel et dix fois le réverbère dans la lagune.

G. a découvert le gin fizz en Angleterre, on ne s'en lasse pas. Elle danse, toute seule de sa race sur la piste, sa robe est blanche et courte, montre ses bras très haut et lui fait les épaules carrées, encore plus carrées. J'aime ses cheveux blond foncé dans son dos. Elle danse l'Angleterre, elle sait les rythmes nouveaux et lève les bras, touche ses cheveux. Plus tard, elle séduit, en anglais, un homme d'affaires.

Elle a son grand rire, la tête renversée, ce rire qui donne et qui reprend, ce rire qui se moque de lui-même.

Je crois que peu de temps après elle part pour Rome.

Nouvelle coupure, nouvelle famille, cours de langue, des enfants bien nourris à garder. Les amis de la famille qui draguent, qui parfois séduisent.

Elle se retrouve toute seule par un bel après-midi d'été romain, bruyant et lumineux, dans l'odeur des gaz d'échappement, devant la porte d'un faux médecin. Humiliée, déchirée, elle a fait la seule chose possible pour une fille de vingt ans qui ne veut pas s'accrocher au jeune dentiste à l'œil de velours, promis au fric et au confort.

Elle a besoin de toutes ses forces, de toute sa belle solitude pour s'échapper, pour construire, pour devenir.

Elle est revenue en Suisse et s'installe à Zurich. Elle préfère la Suisse allemande, s'y sentait à l'aise. Elle m'a dit un jour qu'elle préférerait faire une erreur en parlant allemand, franciser une expression, que paraître d'origine alémanique en Suisse romande. Elle cédait aussi à l'attrait d'une ville assez grande pour se perdre, se faire oublier, explorer, rencontrer des gens plus inattendus, peut-être plus communicatifs qu'ailleurs.

Elle travaille dans une agence de location de voitures. Elle porte l'uniforme rouge, elle est efficace, parle l'anglais, le suisse allemand, passe de l'italien au français. Elle adoucit sa voix, rejette ses cheveux en arrière, elle utilise son grand rire pour se

protéger des hommes qui rôdent, qui sentent sa faiblesse, avant de se cogner à sa force, à son goût pour la lutte. L'hiver, elle travaille dans un hôtel de station, elle travaille bien, beaucoup. Son nez brunit, ses cheveux blondissent. Elle aime quand l'hôtel fonctionne bien. Elle marche à grands pas, elle vit.

Un jour miraculeux de fin d'été, elle annonce son arrivée à Lausanne. Elle est engagée comme mannequin-vendeuse dans un « show-room » où des grossistes, fabricants ou non, présentent leurs modèles aux acheteurs des magasins ou des boutiques.

Je partageais jusqu'alors un appartement avec un amoureux.

Depuis la veille, j'ai mes valises dans le coffre de ma voiture, puisque, après des cris, des larmes et quelques violences, j'ai laissé l'amoureux, un petit chat gris et des lambeaux d'enfance derrière moi. Je ne veux pas non plus vivre déjà avec celui que j'aimerai demain. J'ai donc mes valises dans ma « Spitfire » rouge, décapotable et trop petite. Je fais la tournée des hôtels. Elle arrive demain. Je cherche une chambre, grande et pas chère, pour nous deux. Je la trouve sous gare, quartier de petits cafés, de petites épiceries, désuet, pas encore à la mode. Quelques bistrots, des poivrots sentimentaux, querelleurs uniquement en fin de semaine. L'hôtel est louche, c'est-à-dire que l'on peut y rêver d'y rencontrer du demi-monde, de presque mauvaises filles et quelquefois de vrais mauvais garçons. Il est louche peut-être, mais ce qui est le plus important c'est que nous sommes sûres qu'il l'est. Dans la chambre, il y a notre

désordre mélangé, le parquet qui grince sous les grands fauteuils moches. Il y a surtout un énorme bureau noir aux tiroirs multiples qui resteront vides. On l'aime beaucoup. Je travaille le soir. Nous nous retrouvons dans les cafés pour manger ou boire.

Dans deux mois, je pars pour l'Amérique du Sud rejoindre mon amour de demain. Elle retournera à Zurich, vrai mannequin dans une vraie maison de couture. Nous avons deux mois devant nous. Nous fréquentons tous les lieux vivants de la nuit. Nous chantons au « Philosophe », nous dansons au « Paradou ». C'est là que nous préférons nous retrouver, chez les petits bourgeois de la vie nocturne, monde conformiste aux usages désuets. Mais cet espace nous suffit, c'est une boîte de nuit. Pour y entrer, nous devons nous faire accompagner par un mâle, puisque telle est la règle. Il n'y a que les professionnelles qui y viennent seules. De voir tant de spectacles de strip-tease nous donne l'envie de monter un numéro. Nous serons des collégiennes avec chaussettes et jupes plissées, nous déshabillant sur notre banc d'école, nous serons perverses, applaudies et désirées. Nous voulons tout tout de suite, nous vivons cette nuit, elle est unique et nous aussi.

Nous nous lions avec une petite Portugaise qui danse et montre ses seins gentiment, tristement, sans malice. Elle nous raccompagne à la porte, nous demande de venir la voir pendant la journée, elle s'ennuie tellement. Sans ses plumes, elle a l'air si seule, si déracinée. Un soir, je rencontre Pierre. Il est grand, trop bien habillé, africain. Je crois qu'il était

beau. Il n'a plus d'argent, pas d'endroit où dormir. Pendant quelque temps, avec G. nous l'hébergeons, nous l'écoutons, nous vivons à l'heure du Libéria. Pierre téléphone souvent à son cousin, à l'ambassade de son pays à Berne, il lui réclame, pressant, de l'argent auquel il a droit. Nous attendons avec lui, confiantes. Et bientôt nous irons l'aider à renverser dans son pays le dictateur qui lui a volé ses biens. Puis Pierre disparaît. Il a ici une femme et des enfants dont il a oublié de nous parler. L'ambassadeur n'est pas son cousin. Nous n'irons pas au Libéria. Il y a des minirobes légères dans toutes les boutiques, si petites, si légères, qu'il est difficile de ne pas en glisser une dans une poche, dans un sac, dans un pantalon déjà serré, entre la peau nue du ventre et l'étoffe, en oubliant de passer à la caisse. Quelquefois, la fête tourne à l'aigre, les rires aux grimaces. L'angoisse nous rattrape, déchire notre belle assurance. Une nuit sur le trottoir, je parle avec un homme que je viens de rencontrer chez des amis, passe un ancien amoureux qui devient colère et rage. Noyé d'alcool, il est pâle et violent. Il voudrait me voir ailleurs, il tape, je hurle et tombe, les fenêtres s'ouvrent. L'homme tape aussi. Un nez se casse, du sang gicle. Je ne veux plus aller nulle part. Je retourne à l'hôtel, avalant des larmes et des sanglots, pressentant pour l'avenir des malheurs plus grands, déchéance, séparations, solitude irrémédiable jusqu'à la fin des temps, la chute dans le vide sidéral. Je me couche, j'attends G. Le nez contre la tapisserie grise, c'est la nausée, le désespoir sans âge et sans limites, l'intuition de toutes les douleurs. Elle

rentre. Il fait encore nuit, mais c'est déjà le matin. Sa robe longue lui colle au corps, ses cheveux pendent. Je suis sûre qu'il y avait des fleurs sur elle, je ne sais plus où. À l'épaule, sur l'oreille. Elle vacille un peu, se change, se lave les dents et repart travailler. Je m'endors enfin, j'envisage de vivre encore.

Elle rencontre E. un soir, dans mon lit. J'ai trop sommeil et je ne suis pas faite pour cette histoire-là. Il se tourne vers elle et il l'aime. Ensemble ils sont partis pour Zurich. Ils se sont aimés et fait souffrir longtemps, plus d'une année. Moi, je quitte mon travail et je pars pour l'Amérique latine. Enfin, j'irai au Mexique. Je crois encore qu'il suffit d'y aller, de s'asseoir sur un trottoir écrasé d'ombre et de chaleur pour que tout bascule, l'enfance dans l'âge adulte, que les rêves fous deviennent projets et certitude. Je croyais que, en superposant les lignes d'horizon de mon pays d'enfance que j'avais scrutées, questionnées, avec les lignes du désert ou du Yucatan, une vérité foudroyante me serait révélée, une réponse absolue et claire au mystère de vivre.

J'ai vu des Indiens et des pauvres, appris trois mots d'espagnol, pris les mesures du monde, de mon inculture et de ma curiosité. Mais l'horizon est resté muet. En 1971, je commence à gagner ma vie en faisant des reportages, je vends mes photos aux journaux. J'apprends lentement à travailler, à aimer.

Elle vit à Zurich. Nous nous écrivons, je vais la voir quelquefois, pas souvent, au même endroit.

Je me souviens d'une chambre minuscule, la seule à l'étage des greniers. Ni l'obscurité ni les craquements ne l'effraient. Je me souviens d'un studio dans

un immeuble presque moderne, elle commençait à dessiner et à peindre. Nous traînons dans les rues, nous buvons du vin rosé aux terrasses. Quand elle parle suisse allemand, elle me devient un peu étrangère alors qu'elle reste totalement elle-même. Elle aime cette ville qui me glace.

Nous allons manger chinois avec deux jeunes pères de famille en goguette, nous nous essayons aux boîtes de nuit. Mais le temps a passé, nous avons l'impression de répéter, en moins bien, nos nuits lausannoises.

Un soir, nous nous habillons soigneusement, robes longues, yeux noircis, étirés, agrandis. Nous allons manger des huîtres et boire du champagne dans un hôtel ancien et luxueux. À la fin du repas, nous nous vautrons joyeusement dans les fauteuils profonds du hall, et sous le regard inquiet du personnel nous écrivons des cartes postales aussi illisibles qu'obscurès à des gens que nous connaissons à peine.

Je vais la voir travailler. Elle reçoit les clients dans un restaurant, à l'étage, sur le Limmatquai. Elle tire ses cheveux en arrière, met des jupes et des bas. Elle prend les réservations par téléphone, place les gens, se glisse entre les tables, reçoit les compliments avec le sourire, appelle le maître d'hôtel quand quelqu'un se plaint.

Elle n'a pas eu de contacts avec sa vraie mère depuis des années. Un jour, elle croit la voir dans la salle du café au rez-de-chaussée. Elle ne veut pas approcher, pas savoir, elle ne se retourne pas. Elle monte en courant l'escalier couvert de moquette.

Elle aime son professeur de dessin. Je le vois une fois, ombrageux, tourmenté, jaloux. Il lui apprend la peinture, les peintres, les livres, la culture. Il sait,

elle ne sait pas. Ils s'arrêtent un soir en passant à Lausanne. Ils vont en Provence. Nous mangeons ensemble. Elle et moi ne savons pas être ensemble et avec nos hommes. Nous exhibons notre complicité, nous ne voulons pas trouver de terrain d'entente avec l'homme de l'autre, nous excluons, nous rejetons. Nous n'aimons pas le même genre de garçon, nous n'aimons pas pour les mêmes raisons.

Quand nous nous retrouvons après des semaines de séparation, c'est comme si nous devions nous débarrasser des masques, des couches d'oripeaux dont nous nous habillons dans nos vies respectives, des tics de langage et de pensées, des idées empruntées, mal assimilées. C'est quand nous sommes sans fards que nous nous reconnaissons.

Elle n'écrit plus depuis longtemps. Je téléphone dans le restaurant cossu, après quelques hésitations, un long silence embarrassé, j'apprends qu'elle n'y travaille plus. Elle est rentrée en Valais. Sa tête est en lambeaux. Elle a vu des choses qui n'existaient que pour elle, elle a entendu des voix qui ne parlaient qu'à elle. Les murs qu'elle a patiemment dressés, les briques qu'elle a empilées, opiniâtre, déterminée, s'écroulent. Soufflés. Renversés. Par un tout petit peu de drogue, par le manque de sommeil, par la lutte épuisante avec l'homme qui voulait la soumettre, qu'elle voulait soumettre. Et surtout par cette tension énorme qui a pris naissance dans l'enfance sans racines, l'enfance douloureuse à partir de laquelle il a fallu tout construire, toute seule. Tout inventer. Vouloir, toujours. Nier l'incertitude, l'échec et les sentiments d'infériorité.

Elle craque, elle est malade, elle est folle.
Après trois semaines, elle exige de sortir de l'hôpital.
Elle ne veut plus voir le psychiatre. Elle veut reconstruire toute seule ses murs.
Je vais la voir à Zurich où elle travaille de nouveau, mais pour peu de temps, au restaurant. C'est le printemps, nous nous asseyons au bord de l'eau. Il y a des mouettes et des hippies dans la lumière argentée et douce. Elle me parle de ses voix, elle a vu au musée des tableaux qui n'existaient pas. Si elle devenait folle, j'aimerais entendre et voir avec elle. Elle est très maigre, pâle, elle a coupé ses cheveux, elle veut les couper encore, tout court. Elle veut aller réfléchir dans un couvent, dans une cellule. Elle me dit qu'elle s'est trop forcée à ne pas être vraiment elle-même, à faire plaisir aux autres, à tous les autres. Qu'avec moi aussi elle a forcé son rire, exagéré les grimaces.
Peu à peu ses cheveux repoussent, elle retrouve, avec moi, son grand rire, sans se forcer.
Elle change d'amant. Elle l'a rencontré dans un train. Ils habitent à la campagne, dans une communauté un peu laine, un peu sabots. Je vais y passer deux jours, j'ai un bébé dans le ventre. Cet amant-là, noiraud, est un manuel, plutôt militant. Avec lui, elle achète une maison dans le Haut-Valais, pas très loin de la petite ville où vivent ses parents adoptifs. Une maison isolée, à cinq cents mètres d'un hameau et de la route principale. C'est une maison comme en dessinent les petits enfants, sans la couleur. Il y a une montagne à pic juste derrière, avec des roches



énormes qui ont roulé, se sont enfoncées profondément dans le pré bosselé. Il y a surtout un magnifique jardin potager. Elle s'est mise au jardinage avec sérieux et application. En quittant Zurich, elle est allée quinze jours en Allemagne suivre un cours de jardinage biologique.

Elle retape sa maison, cloue, porte les briques et les poutres, elle bêche, d'abord avec S., puis seule, elle a racheté sa part. Elle se plante là, les pieds solides dans ses bottes, les bottes sur sa terre. Elle se fatigue, arrose, plante, ses mains sont faites pour scier, ses bras pour faucher. Elle transpire et bronze distraitemment. Elle regarde autour d'elle, même le ciel lui appartient. Elle dépense le moins possible pour faire durer ses économies.

Elle trouve un rythme régulier, celui du jour et de la nuit, du froid et du chaud, fatigue, repos, le feu qu'il faut allumer. Sa tête oublie les voix et les images.

Elle coupe les arbres de son bout de forêt sous l'œil goguenard des voisins, des vieux paysans méfiants. Elle est scandaleuse avec ses jeans étroits, ses cheveux et son rire aux éclats, son beau corps et ses épaules carrées. Elle est scandaleuse parce qu'elle apprend à faucher la nuit, seule derrière sa maison, et qu'à l'aube, quand le premier campagnard curieux passe sur le chemin, le regard en biais, ironique, elle sait, fauche juste, elle a trouvé les gestes et le rythme. Scandaleuse parce qu'on ne sait pas d'où elle vient, qu'elle reçoit des étrangers, des hommes. Elle fend son bois, l'entasse, prépare l'hiver. Elle sait mettre les carottes dans du sable à la cave, les fruits dans des bocaux en conserve. Elle cueille des herbes



et connaît leur nom. Elle apprend dans des livres comment les utiliser. G. trouve dans cette activité le bonheur de se sentir sorcière. La sorcière, la reine indétrônée de notre mythologie d'adolescentes. La sorcière connaît les secrets de l'ombre, les secrets de la nuit et de la terre, elle perçoit les forces occultes, les mouvements souterrains, elle a le pouvoir de faire le bien et de faire le mal.

Elle n'a acheté qu'une partie de cette maison. Sous son plancher, dans deux pièces sordides, crasseuses et moisies, vit une famille de tout petits paysans sans terre, sans beaucoup de courage non plus. Elle est blonde, légèrement débile. Il est barbu, il boit souvent. Il y a deux petits enfants qui traînent tout morveux devant la maison, à peu près muets. Une de ces familles de bord de village, d'appartement humide, de malheur et d'alcool, dont la commune, par gendarme ou pasteur interposé, doit souvent s'occuper.

G. commence par s'attendrir, par s'intéresser. Elle parle avec la jeune femme blonde et devient marraine de la petite dernière dont les grands yeux ne reflètent qu'un peu de vide et beaucoup d'angoisse. Et puis les rapports s'enveniment pour d'obscurcs raisons. Lui se fait parfois menaçant, violent. G. n'a pas peur, elle n'a peur de rien. Le silence s'installe entre eux jusqu'au jour où la famille est relogée plus sainement par la commune.

G. trouve du travail chez un jardinier, quelques heures par semaine. Elle dépote, rempote, vend des plantons de poireaux, des fleurs pour les enterrements. Là aussi, elle se fait une place, elle écoute la jardinière, la conseille. En haut, dans sa montagne,

elle prend de l'assurance. Sa seconde récolte est plus belle que la première.

Été 1979. Jean a eu un accident de voiture. Choc frontal. Intransportable, il passe plusieurs mois dans un hôpital au fond des Grisons. Nous allons lui rendre visite. Il est couché, plus gris que pâle, cassé de partout. Il souffre et ça se voit.

Notre balade en train aboutit là, devant ce lit. Nous gardons sur la peau la chaleur du dehors. Il nous entend à peine, tout occupé à sa douleur. Nous allons lui acheter du raisin dont il n'a pas vraiment envie, nous lui laissons une eau de toilette dont il n'a que faire.

En rentrant, nous nous arrêtons à Zurich. Elle fait rire les vendeuses d'un magasin de chaussures en demandant, en forçant un accent haut-valaisan, « des pantoufles pour son homme ».

Notre hôtel est le plus modeste et le plus charmant du Niederdorf. Nous flânon dans la nuit tiède, il y a des musiciens partout le long de la rue, des attroupements. Je regarde de loin Anne Cuneo, je l'admire, elle ne me connaît pas. Elle marche au bras d'un homme tout maigre, l'air malade.

Nous nous souvenons en riant. Une même nuit au même endroit, nous sortions d'une boîte de nuit, nous jouions au football avec les sacs à ordures. Une autre nuit, je l'attendais dans un bistrot devant la table en bois épais marqué d'initiales, de traces de vie et de boissons. Elle revient des toilettes. Un joli garçon lisse et noiraud la fixe, les yeux un peu agrandis. Elle murmure à mon oreille: « Je l'ai embrassé de force dans le couloir, il est un peu surpris. »

Et un jour, en faisant de l'auto-stop, je ne sais plus sur quelle route, elle rencontre cet homme, T. Pas très grand, plutôt beau, il est d'origine italienne. Depuis longtemps il vit en Suisse mais, maintenant que le travail est plus rare, il a des contrats à l'étranger, comme mécanicien sur des chantiers pétroliers. Je ne l'ai jamais vu, j'ai oublié presque tout ce qu'elle m'en a dit ; je me souviens seulement qu'avec lui il n'y avait pas de lutte pour le pouvoir. Il aimait sculpter le métal et lavait lui-même ses vêtements. Entre deux contrats, il la rejoignait dans la maison grise et, pendant deux hivers, elle l'a retrouvé sur un chantier au Venezuela. Elle s'ennuyait un peu dans la caravane confortable des employés qualifiés. La mer est loin, le pays difficile d'accès. Elle a quand même fait pousser des bananes, apprivoisé un perroquet. Dans ses lettres, au dos des cartes exotiques, elle regrette de plus en plus souvent de ne pas être enceinte, elle veut un petit. Son désir reste sans écho, son ventre paraît vide. Elle est chez elle à Geimen. Je me souviens de deux visites. C'est l'été, deux étés différents. Le premier, mon fils est tout petit, il marche à peine, il est blond, doré et très beau. Elle lui a confectionné une grande poupée avec des cheveux doux en poil de lapin. Jean est venu lui rendre visite. Ils se voient peu, se disent à peine l'essentiel, ne se comprennent pas toujours. Mais il est là, c'est l'été. Et, dans la maison grise, c'est le rêve d'enfance réalisé. G., Jean et moi réunis. G. libre et heureuse, Jean, que j'ai tant aimé. J'ai de la peine à croire à l'histoire de Jean, à sa situation avantageuse, à ce grand bateau qu'il construit quelque

part pour faire le tour du monde. Sa manière de raconter, insistant sur un détail, omettant l'essentiel, rend ses récits complètement incroyables.

Là, debout dans le jardin, sur la terre de G., les pieds entre les laitues, nous n'avons pas entendu l'enfant se réveiller puis pleurer. C'est Jean qui est allé à son secours et nous l'a amené serré dans ses bras ; cheveux si noirs et si blonds, ce sont les fils de mon histoire qui se croisent, qui tissent du bonheur sur fond de ciel bleu.

Nous étions sûres de le mériter ce bonheur. Nous avions su plier, modeler la vie selon notre volonté. Il suffisait de vouloir, d'avoir le goût du plaisir et d'être nous. Les malchanceuses, les douloureuses, abandonnées, trompées, étaient certainement complices, inconsciemment consentantes.



G. avec Simone Oppliger et son fils

Je venais de moins de malheur, j'étais faite de moins de blessures que G., mais sa force me protégeait aussi. De l'aimer tant, ses qualités devenaient les miennes. Depuis toujours j'ai eu le sentiment que ses succès rejaillissaient sur moi. Ses mérites me valorisaient, sa beauté m'éclairait, ses cheveux longs et épais me dispensaient de me lamenter sur mes tristes ficelles.

Un autre soir, nous avons mangé du fromage de ses moutons, du pain de seigle plus dur que du bois et bu du champagne. La nuit et le silence tout autour de la maison, l'immense montagne derrière. Pour une fois, nous nous éloignons du présent. Elle remonte le temps, loin en arrière, elle recompose son histoire, me raconte pour la première fois avec ses mots ce que je sais en partie, ce que je sais mais qui n'a jamais été dit.

Les humiliations à l'école, le mépris et la hargne. Une institutrice, un instituteur qui s'acharnent, qui détruisent, qui se moquent de ces devoirs mal faits d'enfants livrés à eux-mêmes et qui ont à la maison des soucis plus importants, des inquiétudes plus profondes. Des sots se moquent de ses habits, râlent contre les cheveux qui bougent, qui s'échappent et masquent les joues, caressent le cou.

Pour la première fois, elle dit.

J'entrevois avec elle un livre à faire. Toutes les deux dans ses traces. Récits de témoins superposés à ses récits à elle. Photos de lieux. À la dernière image, assise dans ses foin avec ses bêtes, les yeux qui n'ont plus besoin de maquillage pour exister, et un beau rire impertinent pour tous les obstacles passés, un rire de défi pour l'avenir qu'elle saura mater.

J'ai dû prendre une autre voie. J'ai emprunté seule le chemin de la mémoire. Les mots qu'elle inventait, justes et expressifs, oubliés, anéantis. En cherchant les mots, je revois sa bouche aux contours nets, dessin unique, sa bouche anéantie également, devenue terre et poussière. Et les doigts aussi, beaux et puissants, qui se sont un jour immobilisés, raidis et décomposés.

Je retrouve des images que je ne sais où placer, j'en ai perdu tant d'autres. Nous avons le passé, le présent, nous avons tout l'avenir, nous n'avons pas besoin de mémoire.

Je n'ai qu'un seul souvenir d'hiver dans la maison grise. Je grelotte collée à son fourneau, je tremble de froid, vexée et impuissante. Elle tourne autour de moi, l'air surpris et amusé. Elle me fait une bouillotte d'un sac de noyaux de cerises et le lendemain, acclimatée, je peux sans sourciller me laver à l'eau froide dans la cuisine.

Sa vie tournait autour d'éléments simples. Le feu, le jardin potager, l'eau qu'une fois par jour le matin elle va chercher dans deux seaux à la rivière. Pour la consommer, bien sûr, il faut la faire bouillir. Et cette eau, c'est un jeu, un défi de la faire durer tout le jour. C'est là que se produit le clivage entre les invités ; il y a ceux, citadins négligents, maladroits, qui lui pèsent, qui pèsent sur la maison. Le feu qu'ils ne savent pas faire, les épluchures et le marc de café qui passent à la poubelle au lieu d'aller grossir le tas de détritiques qui pourrit au jardin, la réserve d'eau qui s'épuise pendant qu'ils lavent la moitié de leurs dents. Là-haut, moi, je retrouve spontanément les

gestes de l'enfance : économiser l'eau et la chaleur. Décidément nous vivrons bien ensemble, plus tard. C'est le seul avenir qui nous intéresse. Inévitablement ensemble, dans très longtemps. Nous boirons, elle en aura fini d'apprendre les plantes et les secrets, nous jetterons des sorts, nous ferons peur aux petits enfants. Nos amants vieillissent, enrichis, mariés mais reconnaissants, nous enverront tout de même discrètement un carton de bonnes bouteilles pour notre anniversaire.

D'ici là, nous n'avons pas de projets, mais notre existence vibrera encore d'événements inattendus, d'amours cadeaux, de voyages, de bruits et de silences.

Il manquait encore quelque chose qui la lierait encore plus à sa terre, qui rythmerait encore plus nécessairement ses journées. Elle achète des moutons, mais ses deux moutons à elle ont une tête noire et font du lait. Elle aménage une écurie, elle a tout le foin bien sec de ses récoltes.

Elle traite et apprend à faire du fromage. Elle sort le fumier, elle sent l'écurie. Nous rions quand elle enlève sa salopette une pièce, pleine de merde et d'odeurs, pour m'accompagner à la gare. La mode cet été-là est aux combinaisons de mécanicien, mais immaculées et parfumées!... C'est la fin de la matinée. Il fait très doux.

Elle ne porte qu'un slip étroit qui tire sur ses hanches. Sa taille est très fine, elle se lave. L'écuille de métal est posée sur la pierre de l'évier sous la fenêtre grillagée d'un treillis anti-moustiques. Dehors il y a les branches d'un arbre qui retiennent

le soleil. Elle se savonne, lève les bras, je me dis que c'est le corps de fille que je connais le mieux, mieux que le mien que je regarde si peu.

Le nouveau locataire en dessous de chez elle est un tout vieil homme, sec, petit, au magnifique nom d'Auxilius. Elle prononce Aouxilius en détachant fortement le A. Aouxilius passe toutes les fins de journée une heure avec ses chèvres. C'est dans l'étable en contrebas du chemin qu'elle me l'a présenté.

Nous descendons un talus et nous nous penchons, la porte est basse et étroite, l'ombre épaisse. À la lueur d'une bougie, j'aperçois Aouxilius, tout au fond, assis les mains nouées sur un bâton. Il a un mouchoir rouge attaché sur la nuque, qui lui cache le nez et la bouche. Il est vêtu de plusieurs couches de chemises, gilets et tricots. Dans l'obscurité presque totale, il y a les chèvres dans la paille et dans l'odeur du fumier, dans la poussière et dans les toiles d'araignée. La chaleur, le bruit des sabots et des clochettes au cou des bêtes affolées par notre intrusion. Elle lui parle d'égale à égal. L'œil d'Aouxilius brille entre le mouchoir et le bonnet de laine. Presque chaque jour elle lui apporte de la soupe. Elle joue à la mère, à la fille, elle le bouscule et le distrait. Ce jour-là, pour lui et pour nous, elle prépare une soupe à la farine rôtie, sur son potager à bois dans la casserole de cuivre au cul noirci.

Aujourd'hui, la casserole est propre, posée sur une poutre au-dessus de ma cheminée. C'est une partie de mon héritage hétéroclite et dérisoire. Mon

héritage : la casserole qui brille doucement, la robe de bal, blanche et décolletée, que j'essaierai peut-être un jour si j'ai envie de souffrir, le disque de Marie Laforêt qui chante l'absence et la nostalgie. Un grand dessin avec la femme toute droite, les yeux baissés, l'homme penché sur son épaule, l'enfant accroché à sa jupe. C'est elle avec ma frange, c'est mon enfant et celui qu'elle aurait voulu attendre. C'est moi séparée d'elle par ce groupe que je forme avec ces deux hommes. C'est elle demain, jamais. Encore un matin clair, elle se lève très tôt, pour la rosée, pour la fraîcheur, pour le chien, pour les moutons, pour la vie qui attend partout. Je traîne, rêve encore et vais la retrouver à l'écurie. Elle sort le fumier, remet de la paille propre. Les moutons s'éloignent, toujours plus vite, toujours plus loin. C'est à moi de les ramener. Je coupe un chou-pomme en morceaux et pars à leur suite sur le chemin blanc. Je porte des sandales et une longue jupe douce qui me caresse à chaque pas. Je retrouve les bêtes et leur dis à haute voix que c'est ridicule de ne parler que le suisse allemand, mais le chou-pomme me sert de traducteur. Je vais devant, les bêtes sur mes talons et le soleil tout autour. Je sais. Je sais que le bonheur est là. Je sais que tout est plus beau de ne pas pouvoir durer. Elle m'attend, les mains sur les hanches. J'allume le feu avec deux petits bois et la moitié d'une feuille du *Journal du Valais*, l'économie d'eau m'est spontanée, j'ai le coup de bêche efficace, je peux ramener les moutons. On pourra donc vivre ensemble. Demain, jamais.

Elle m'accompagne sur le quai de la gare. Je redescends du train, car j'ai oublié de l'embrasser. J'emporte de l'huile qu'elle a fabriquée pour ma jeunesse éternelle, des herbes séchées pour la soupe dans un sac de toile blanche. Après le départ du train elle ira donner un cours de tissage. Il y a eu un article à ce sujet avec sa photo dans le journal qu'elle m'a montré en riant. On ne la reconnaît pas. Le train s'ébranle, je souris appuyée contre le plastique tiède du siège. Je ne l'ai jamais revue.

